



Latifa Ibn Ziaten : « *Pour moi, les parents sont responsables.* » Son fils Imad, militaire français, fut lâchement assassiné par Mohammed Merah, en 2012. Deux victimes pour un seul crime ! Comment en sommes-nous arrivés-là ?! Depuis, la mère du militaire multiplie des démarches à caractères salutaires qui lui apporteraient l'apaisement sur ce drame. Elle rendit même visite aux jeunes de banlieues à risque pour témoigner de sa souffrance et de les empêcher de commettre l'irréparable : le dénouement de sa démarche fut heureux.

« Ne vois-tu rien venir » annonce la Cie Sens Ascensionnels dont le thème de leur pièce de théâtre contemporaine est d'entrer en scène au cœur des cités. Elle y glane des histoires dont l'authenticité ne relève pas de la fiction, où chacun relate son histoire avec un accent de sincérité surprenant -on y imagine la colère intérieure de ces gens stigmatisés par tous les faits divers de ces côtés-ci de la France, et la force qu'il leur faut pour contenir des flots de larmes, refusant de sourdre, en signe d'humilité. Il y a certes une pointe d'orgueil à ne pas vouloir se victimiser ; mais elle est tellement visible que l'apparence en trompe ses intentions humaines. Et effectivement, en ne voulant rien voir venir, le fait divers rattrapa toutes les victimes engendrées par les conséquences d'une guerre larvées au moyen de jeunes perdus dans leur propre culture religieuse. Ils se sont déracinés de cette France qui les a vu naître et ont pris racine ailleurs, dans un monde plein de promesses idéologiques illusives.

L'autre victime, ici, dans ce long et parfait monologue que Caroline Maydat tient durant plus d'une heure, repose, effectivement sur une espèce d'attente langoureuse, et qui finira par devenir lancinante jusqu'à ce paroxysme d'avoir pressenti le pire sans avoir pu l'éviter. De là advient la culpabilité intrinsèque à chacun ayant involontairement pris part au massacre ! C'est là que la condamnation des innocentes prend forme avec une solitude à perpétuité, face à la mort d'un être cher. Les mères se sentent alors condamner à errer seules parmi des gens leur étant devenus distants, presque insignifiants au regard de la gravité de l'événement ; car personne, autour d'elles n'ose lui avouer la vérité. Le recueil au tréfonds de son âme ne trouve que très rarement le repos, quand la douleur ne lancine plus dans la vie : c'est alors que plus rien importe, parce que le fruit de ses entrailles n'est plus. Les femmes incarnent des douleurs silencieuses qui peuvent surprendre par la force que le mal renferme.

La pièce tourne autour d'un contexte soutenu dans une atmosphère de suspicion que nourrissent des interprétations libérant l'énigme du drame à dénouer. Le rôle de Caroline Maydat ne tolère aucune lacune de l'interprétation des différentes figures des scènes réalistes d'une réalité, hélas contemporaine. Rien n'est laissé au hasard dans les choix thématiques de la société de consommation invoquée comme ersatz... Nous sommes en banlieue en compagnie d'une mère avec laquelle nous partageons la vie et cela jusqu'à la mort annoncée.

Le témoignage de la mère du soldat parachutiste français qui avait opté pour les couleurs d'un drapeau en son époque révolutionnaire, sera éternellement en quête d'une vérité introuvable son injustice est entière. Les sociétés en sont sans doute arrivées inconsciemment à perpétrer un immense suicide collectif dont elles en ignorent les véritables conséquences.

Les services de sécurité du territoire procèdent régulièrement au démantèlement des noyaux durs du terrorisme encore actif, en France et en Europe. Et si les mères en devenaient les premiers remparts contre ce suicide fictionnel qui inquiète les populations ? Elles protégeraient ainsi tous les enfants.